



# I

## La guerre des civilisations



Pour comprendre les difficultés récurrentes et déjouer les impasses auxquelles nous expose toute invocation précipitée (religieuse, idéologique et politique) du concept de civilisation, il faut repartir de l'opposition entre la signification que prend le terme lorsqu'on l'emploie au singulier et celle qu'implique son utilisation au pluriel. Il faut saisir, d'une part, ce que ces deux usages ont en commun, d'autre part, la façon dont ils se diffèrent et s'articulent l'un à l'autre. Dans les deux cas, en effet, on ne parle pas de « civilisation » sans renvoyer à un système de valeurs implique. De *la civilisation* (au *singulier*), on fait l'éloge et on tente d'énumérer les traits constitutifs, en la distinguant, par exemple, de la « barbarie » ou, comme ce fut le cas pendant des siècles, des « sauvages ». Comme le rappelait Lucien Fèvre en 1930, elle désigne, à partir du XVIII<sup>e</sup> siècle, la





### La Guerre des civilisations

façon dont les Européens éclairés célèbrent « le triomphe et l'épanouissement de la raison, non seulement dans le domaine constitutionnel, politique et administratif, mais aussi dans le domaine moral, religieux et intellectuel<sup>1</sup> ». De la civilisation, donc, on s'accorde depuis lors, *pour le meilleur et pour le pire*, à louer les acquis ou les victoires, en même temps qu'on en redoute la régression. Tandis que *des civilisations* (au *pluriel*), chacun s'attache à rappeler et à vanter la grandeur passée, quels que soient les restes de splendeur qui lui sont reconnus, et les œuvres sont conservées dans les musées et régulièrement rassemblées à l'occasion de grandes expositions rétrospectives et commémoratives. Ce qui se donne à voir alors, ce sont autant de traces (atouts, témoignages ou preuves) qu'on *fera valoir* contre l'ignorance et/ou l'hostilité de ceux qui voudraient dénier à telle civilisation particulière la part majeure qu'elle aura (qu'elle aurait) prise à l'œuvre de *la* civilisation. Or, nous savons que rien n'est moins évident que ce *faire valoir* et que, au titre des préjugés qui crispent les appartenances, rien n'est plus récurrent que la minimisation, sinon la dénégation de la grandeur, de la

1. Lucien Fèvre, « Civilisation, évolution d'un mot et d'un groupe d'idées », dans *Civilisation, le mot et l'idée*, Paris, La Renaissance du livre, 1930. Voir sur ce point, également, Jean-Marc Ferry, *De la civilisation. Civilité, légalité, publicité*, Paris, Le Cerf, 2001.



### *La guerre des civilisations*

richesse (c'est-à-dire de la complexité et de la diversité) de la civilisation des autres – le geste le plus usuel étant bien davantage celui de son homogénéisation, de sa simplification, sinon de sa caricature.

Autant dire que, quand bien même on voudrait admettre une relation conflictuelle entre les civilisations, celle-ci ne serait pas étrangère au jeu complexe qui associe les deux usages du terme « civilisation », au singulier et au pluriel. Cette relation, de fait, ne se laisse pas distinguer *aujourd'hui* de la façon dont l'« œuvre commune » a pu être indûment identifiée à et appropriée par la part singulière d'une civilisation particulière (par exemple l'Europe ou la civilisation occidentale), et elle n'est pas séparable non plus du sentiment d'injustice et de l'exigence de correction ou de réparation de l'histoire, avec lesquels d'aucuns voudront faire reconnaître tel autre partage des parts. Aussi le développement qui suit sera-t-il bâti sur l'axe de trois fils conducteurs. Le premier entend interroger un peu plus précisément ce qu'on entend par « œuvre de la civilisation ». Peut-on se fier au système de valeurs dans lequel nous avons coutume de l'inscrire ? Ou faut-il soupçonner, dans cette évaluation et cette valorisation, l'oubli ou le refoulement de ce qu'elle signifie originellement ? Qu'est-ce que cela veut dire, « être civilisé » ? Et comment comprendre que cela donne lieu, depuis toujours, à une différenciation, des



La Guerre des civilisations

comparaisons, des classifications et des hiérarchisations du plus au moins ? Le deuxième aspect tient à la délimitation et à l'homogénéisation des « parts ». Où passe la limite entre une civilisation et une autre ? Comment décide-t-on de leur circonscription et de leur nombre ? Et s'il est vrai, comme les historiens s'accordent à le dire, que le concept de civilisation désigne toujours un ensemble trop large et trop flou pour qu'aucun trait distinctif propre puisse être pertinent, par quel coup de force ou par quelle violence attribuera-t-on à la totalité ce qui ne vaut que pour quelques-uns ? Et qui se reconnaîtra l'autorité pour le faire ? Tel essayiste pressé, dans un souci de simplification, tel politicien habile, pour servir ses calculs, le gardien d'un dogme, un chef de guerre soucieux d'enflammer ses troupes ou un chef de parti en mal de légitimité ? Enfin, une dernière question se pose qui n'est pas la moindre quand on fait de la tension entre le singulier (*la* civilisation) et le pluriel (*les* civilisations) le noeud du problème. Dans la description rapide qui vient d'en être donnée, il est clair que, au risque d'un usage inflationniste du pronom personnel indéterminé « on », le sujet ou l'agent de cette tension a été laissé délibérément et stratégiquement dans le vague. Or c'est tout l'inverse que suppose l'hypothèse d'un choc ou d'un conflit des civilisations que l'on cherche à réfuter dans les pages qui suivent. De celle-ci, il faut dire et répéter, en effet,



### *La guerre des civilisations*

qu'elle commence là où « on » globalise et identifie ce sujet. Elle implique que l'on fasse de la dénégation, de la dévalorisation, voire du rejet ou du mépris des *autres civilisations*, ou de la *civilisation des autres*, non pas l'affaire de quelques-uns (d'un ou de plusieurs parti(s), d'une ou de quelques secte(s), quelle que soit leur influence) ni l'outil de conquête ou de conservation du pouvoir –, mais le dénominateur commun d'une « appartenance civilisationnelle » – le moyen de son identification et de son homogénéisation générales. Comme nous aurons l'occasion de le montrer, c'est ce qui fait de cette hypothèse une « culture de l'ennemi ». Elle suppose que tous les individus censés se reconnaître une appartenance commune dans une civilisation donnée partagent les mêmes sentiments de méfiance et d'hostilité à l'égard de la civilisation des autres.



## I

La première chose sur laquelle il faut revenir concerne donc l'évaluation et la valorisation unilatérales dont « l'œuvre de la civilisation » fait l'objet, alors même qu'elle signifie pour chacun l'assimilation d'un système de contraintes auxquelles les impératifs de la vie collective exigent qu'il se soumette. Ce que nous oublions le plus





### La Guerre des civilisations

souvent de dire, en effet, lorsque nous parlons de la ou des civilisations, c'est que, avant de se manifester dans des réalisations particulières (des textes, des œuvres d'art, des institutions politiques et religieuses), le processus civilisationnel signifie d'abord, comme toute enfance et toute éducation en renouvellent l'expérience, un contrôle déterminé de la vie pulsionnelle des individus. « Être civilisé » – quelles que soient l'appartenance qu'on se reconnaît, l'identité collective dont on se réclame –, cela revient toujours à *ne pas pouvoir* donner libre cours à ses pulsions, et accepter des règles communes qui président à leur refoulement et organisent l'interdit de leur satisfaction. Freud le soulignait dans un texte qu'il est nécessaire de relire au moment de s'interroger sur la pluralité des formes dans lesquelles s'est incarnée la « répression » que toutes ont en commun – *Malaise dans la civilisation* (*Das Unbehagen in der Kultur*)<sup>1</sup>. De ce livre, on appellera qu'il fut écrit



1. Au moment de citer le grand livre de Freud, nous nous heurtons, comme tous ses lecteurs de langue française, au problème que pose la traduction du concept de *Kultur*, présent dans son titre et récurrent dans toutes ses analyses. Nous privilégions la traduction de *Kultur* par « civilisation » pour deux raisons. D'abord, Freud lui-même souligne qu'il ne fait pas de différence entre *Kultur* et *Zivilisation* : « J'entends par culture humaine tout ce en quoi la vie humaine s'est élevée au-dessus de ses conditions animales et ce en quoi elle se différencie de la vie des bêtes, et je dédaigne de séparer culture et civilisation. » (*L'Avenir*





### La guerre des civilisations

dans les années qui suivirent la grande dépression de 1929, alors même que, pour beaucoup, la civilisation se révélait plus que jamais cruelle dans le peu de compensations matérielles qu'elle était en mesure d'offrir aux sacrifices pulsionnels qu'elle continuait d'exiger des uns et des autres – et qu'elle s'apprétrait à laisser des millions d'individus trouver cette compensation dans des formes de violence extrême, dont on aurait cru l'inhumanité étrangère à son principe. À l'encontre des discours contemporains qui s'alarmraient sur le déclin de la civilisation (en réalité qui s'inquiétaient déjà sur l'avenir de l'Occident), Freud fut le premier à rappeler que penser en termes de calcul de la puissance, du prestige, du rayonnement ou de la suprématie (comme c'est encore aujourd'hui le cas) revenait à poser le problème à l'envers. Avant toute évaluation de cet ordre, aussi évidente qu'elle paraisse, il faut commencer par rappeler,



*d'une illusion*, tr. fr. A. Balsainte, J.-G. Delarbre et D. Hartmann, Paris, PUF, 1995, p. 6.) Ensuite, la traduction de *Kultur* par « civilisation » fait mieux entendre la tension entre le processus général (devenir « civilisé ») et les réalisations particulières (les civilisations). Voir sur ce point de traduction particulièrement délicat (une différence intraduisible) Michel Espagne, « *Bildung, Kultur, Zivilisation* », dans Barbara Cassin (dir.), *Vocabulaire européen des philosophies*, Paris, Le Seuil, 2004, p. 195-204. Nous citerons *Malaise dans la civilisation* d'après une nouvelle traduction de Marc Crépon et Marc de Launay, à paraître chez Fayard en 2010.

